

In memoriam

Souvenir de Salvatore Rotta

(1926-2001)

Il est bien difficile, face à la disparition soudaine d'un ami cher et d'un maître, de se pencher séparément sur la valeur d'une contribution à la recherche qu'a représentée une vie entière d'études et de travaux, et sur la foule des souvenirs et de l'expérience vécue. L'émotion et le chagrin me poussent tout naturellement à évoquer d'abord ces derniers aspects, renvoyant à plus tard le moment d'aborder calmement et objectivement la démarche historiographique et l'évaluation des mérites scientifiques de Salvatore Rotta.

Ma rencontre avec Salvatore remonte au milieu des années soixante-dix, alors que j'étais étudiant à Pise et que la réalité était encore fortement marquée par l'effervescence et les passions politiques dans lesquelles nombre de jeunes de ma génération, et moi-même, étaient profondément impliqués. À cette époque, Salvatore Rotta était professeur d'histoire moderne à la fois à l'université de Pise (où il enseignait depuis 1968) et à l'université de Gênes, assurant dans chaque université des cours distincts et séparés, avec une telle rigueur et un tel dévouement que nombre de ses collègues d'alors en sont encore aujourd'hui très impressionnés.

Son parcours avait commencé en Sardaigne, où il était né en 1926 dans la petite île de La Maddalena, et où il avait été élève au fameux lycée «Azuni» de Sassari – première étape pour plusieurs générations qui ont joué un rôle important dans la vie culturelle et politique au niveau local et national – avant de poursuivre sa formation à l'université de Gênes jusqu'à l'obtention d'une maîtrise de philosophie avec une thèse sur la *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* de Jean Bodin. Par la suite, les circonstances ne lui avaient pas permis de poursuivre rapidement la carrière universitaire à laquelle il était naturellement destiné, de l'avis de tous ceux qui le côtoyèrent et comprirent très vite qu'il était doté d'une extraordinaire capacité de travail et d'un enthousiasme pour la recherche qui restera presque intacte jusqu'à la fin de sa vie. Lecteur d'italien en

Suède durant de nombreuses années, il avait toujours conservé de cette expérience, comme il le disait souvent, non pas l'impression navrante d'une émigration forcée (assez fréquente chez ceux qui estiment que le déroulement de leur carrière ne correspond pas à leurs mérites ou à leurs potentialités), mais bien le souvenir d'une époque heureuse, vécue entre bibliothèques et archives extrêmement fournies et parfaitement organisées – où il avait d'ailleurs entamé d'importantes recherches en histoire des sciences du XVII^e et début du XVIII^e siècle, et dont une infime partie seulement a donné lieu à des publications¹ –, époque de rapports humains intenses, de curiosité et de passions intellectuelles libres et variées. Sa curiosité pour l'art, la littérature contemporaine, le cinéma et le théâtre, tout autant qu'une dévorante passion pour la lecture (qui fut toujours source de stupeur et, d'une certaine manière, de découragement pour tous ceux qui le connaissaient et qui étaient systématiquement contraints de reconnaître leurs carences, mais qui pouvaient aussi recevoir de lui des stimulations et de nouvelles indications) étaient les traits distinctifs de sa personnalité intellectuelle.

À la fin des années soixante, il fut rappelé par l'Université, notamment par celle de Pise, où je l'ai connu, et où il devait rester un peu plus de dix ans avant de rejoindre définitivement l'Université de Gênes, où il a enseigné jusqu'à la fin de sa carrière.

Ce qui me frappa immédiatement, lors des premiers cours qu'il donna et que j'eus l'occasion de suivre, ce fut la diversité des contenus de ses cours par rapport à ce qui était habituellement enseigné en histoire moderne durant ces années-là. Là où prévalait un intérêt pour l'histoire économique-sociale, les institutions et l'administration, Salvatore Rotta proposait une histoire à la frontière entre littérature, philosophie et politique, où l'histoire des idées avait un rôle central, bien différent cependant de celui de la traditionnelle histoire des doctrines, dans la mesure où elle s'ancrait profondément dans les expériences des hommes, leurs projets, leurs contradictions, et dans les processus collectifs que ceux-ci étaient capables de promouvoir. Là où prévalait en outre un fort intérêt pour l'histoire locale, l'histoire toscane (à la base d'une importante école de recherche destinée à apporter des résultats scientifiques importants), Salvatore proposait un élargissement des champs d'intérêt et des espaces

1. Voir en particulier, à ce propos, «L'accademia fisico-matematica ciampiniana: un'iniziativa di Cristina?», dans *Cristina di Svezia. Scienza ed alchimia nella Roma barocca*, Bari, Dedalo, 1990, p. 99-186; voir aussi «Borri, Francesco Giuseppe», dans *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. 13, Roma, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 1974, p. 4-13.

étudiés, qui tenait peu compte des cloisonnements académiques, mais qui s'avérait pour beaucoup d'entre nous extrêmement attrayant.

Je pense qu'il est indispensable de mettre en lumière le caractère particulier des cours de Salvatore Rotta, parce qu'il y consacra une part fondamentale de son travail et parce qu'il ne cessa d'appliquer ses propres conceptions de l'enseignement, dont je ne connais que de très rares exemples similaires et qui peut-être, avec l'actuel développement du système universitaire italien, appartient désormais inévitablement au passé. Ses cours se fondaient toujours sur des recherches nouvelles et originales, et ils étaient entièrement écrits; d'authentiques monographies sur des thèmes qui, d'année en année, faisaient l'objet d'un choix minutieux, mais qui cependant, selon une habitude propre à Salvatore (que de nombreux amis lui reprochaient d'ailleurs), n'étaient jamais, même partiellement, publiées, et finissaient par devenir de volumineux recueils de notes dont beaucoup étaient souvent éliminés. La conclusion d'un cycle de cours représentait le début d'un nouveau projet, et c'était sa première pensée, sa première préoccupation de chercheur et d'enseignant, chez qui la valeur première attribuée à l'enseignement et un respect absolu pour ses étudiants étaient des composantes essentielles.

Un autre aspect caractéristique des cours de Salvatore Rotta était l'expression d'une impatience – caractéristique de sa personnalité – face à la «normalité» et au sens commun académique, et cela le poussait systématiquement à une espèce de provocation de l'intelligence, à solliciter de façon impertinente le sens critique, à rechercher des problématiques et des ouvertures qui avaient été négligées, cachées ou oubliées. S'il en devenait fort sympathique pour certains, il l'était beaucoup moins aux yeux de ceux pour qui la déstabilisation des liturgies et des formes académiques, renforcée par un caractère fortement polémique et réactif, n'était pas toujours bien acceptée. À ce propos, je me souviens des nombreux séminaires et colloques, qui pour Salvatore étaient toujours des laboratoires de discussion et au cours desquels il intervenait systématiquement et passionnément, interrompant et polémiquant, suscitant d'un côté approbation et plaisir intellectuel, et de l'autre désarroi et embarras. Parmi ceux qui avaient une grande estime pour lui, non seulement pour ses évidents mérites scientifiques mais aussi pour son enthousiasme vif pour la discussion sur les sujets de la recherche, il y avait Arnaldo Momigliano qui ne manquait jamais, les rares fois où il me fut possible de le rencontrer quand il revenait à Pise pour ses fameux séminaires à la Scuola Normale, de m'en parler comme d'un rare exemple de rigueur et de méthode. Un sentiment partagé en retour puisque Salvatore Rotta considérait Momigliano

comme un maître qu'il citait en exemple et avec lequel il avait en commun de préférer l'essai, l'article ou la contribution particulière, au livre, pour lequel, peut-être à cause de l'impression de finitude qu'il peut donner – incompatible, pour Salvatore, avec la nature même de la recherche – il n'eut jamais d'attrait.

Salvatore Rotta a toujours assumé séparément et parallèlement ses deux activités qu'étaient la recherche et l'enseignement universitaire, sans jamais accorder la primauté à l'une des deux qu'il voulait autonomes et d'égale importance. Si cela était dû en partie à l'idée qu'il avait du respect pour ses étudiants, et qui le poussait à leur accorder une attention particulière, à l'égal de celle qu'il accordait à son travail de recherche, c'était également dû plus simplement au fait, comme il le disait lui-même en toute sincérité, qu'il trouvait «ennuyeux» d'étudier et d'enseigner des choses qui ne soient pas susceptibles de changer continuellement, et d'amener à de nouvelles lectures et à de nouveaux horizons.

Établir ponctuellement la valeur et les mérites de son activité de chercheur n'est pas ici possible parce que cela conduirait inévitablement à sacrifier des aspects importants, d'autant que mon émotion est encore vive. Mais il est néanmoins possible de reconnaître ces éléments qui, à travers des recherches très diversifiées, ont constitué le fil conducteur d'un intérêt constant et continu, permettant ainsi de comprendre les lignes générales d'une méthode.

Au cœur de cette méthode, il y a sans aucun doute une grande attention portée à l'histoire des idées en tant qu'histoire d'hommes, de relations, de discussions, d'expériences vécues et pensées. En d'autres termes, et plus généralement, il y a l'idée que l'étude de l'histoire ne peut se réduire à l'étude des contextes (économiques, politiques, institutionnels) capables d'expliquer et d'épuiser le champ de l'expérience, mais que cette dernière doit être lue, en dernière analyse, en fonction de la participation active et consciente des personnes qui interprètent, interagissent et modifient la réalité de leur temps. Suivre les parcours des biographies intellectuelles, lire les manières dont les hommes du passé ont interprété et interagi avec la réalité de leur temps n'était pas seulement l'expression d'une curiosité ou la manifestation d'un intérêt particulier de la part de l'historien, cela représentait, dans la façon dont Salvatore Rotta nous le proposait, le noyau problématique fort du métier d'historien. L'ancrage de ce problème dans la méthode de la philologie critique, l'analyse rigoureuse des textes – élément essentiel de la tradition italienne de l'histoire des idées – était ce qui permettait de donner solidité et force scientifique à la recherche qui en dérivait. Dans une phase comme celle que nous vivons,

où l'histoire est profondément attaquée dans ses postulats de scientificité et de vérité par des orientations diversement liées à l'idéologie du postmodernisme, un enseignement comme celui de Salvatore Rotta constitue selon moi une référence importante, car il permet, d'un côté, en se référant aux valeurs de l'individualité et de l'expérience intellectuelle personnelle, de ne pas glisser vers des notions de connaissance absolue et définitive du passé, et permet de l'autre de maintenir ferme, par l'usage des outils de la philologie et de la critique, la valeur de connaissance vraie à laquelle tout historien ne peut renoncer. Salvatore Rotta appliqua systématiquement les principes de sa méthode surtout à l'étude de l'histoire intellectuelle italienne et européenne, pour la période qui va de la deuxième moitié du XVII^e siècle au XVIII^e siècle – les âges de la «crise de la conscience européenne» et des Lumières –, consacrant à des figures majeures et mineures d'intellectuels de cette époque des études et des recherches approfondies. De Voltaire² à Geminiano Montanari³, de Ceesia⁴ à Montesquieu⁵, de Gibbon⁶ à Paolo Mattia Doria⁷, à Cesare Malanima⁸, à de Pauw⁹, à Gräberg de Hemsö¹⁰, etc.¹¹, Salvatore Rotta a

2. «Una lettera inedita di Domenico Passionei a Voltaire», *Rassegna della letteratura italiana*, s. VII, a. 63, n° 2, mai-août 1959, p. 264-274; «Giuseppe Maria Galanti e Voltaire», *Rassegna della letteratura italiana*, s. VII, a. 66, n° 1, janvier-avril 1962, p. 100-119; «Voltaire in Italia. Note sulle traduzioni settecentesche delle opere voltairiane», *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa*, vol. XXXIX, 1970, III-IV, p. 387-444.

3. «Scienza e «pubblica felicità» in Geminiano Montanari», *Miscellanea Seicento*, vol. II, Firenze, Le Monnier, 1971, p. 63-207.

4. «L'Illuminismo a Genova: lettere di P.P. Ceesia a F. Galiani», vol. I, *Miscellanea storica ligure*, III, n.s., 1971, n° 2; vol. II, ivi, V, n.s., 1973, n° 1; «Ceesia, Pietro Paolo», dans *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. 23, Roma, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 1979, p. 380-386.

5. «Idee di riforma nella Genova settecentesca e la diffusione del pensiero di Montesquieu», *Movimento operaio e socialista in Liguria*, VII, n° 3-4, juillet-décembre 1961, p. 205-284; «Montesquieu nel Settecento italiano: note e ricerche», dans *Materiali per una storia della cultura giuridica*, I, 1971, p. 55-210; *Il Pensiero politico francese da Bayle a Montesquieu*, Pisa, Pacini, 1974; «Quattro temi dell'Esprit des Lois», dans *Miscellanea storica ligure*, XX, 1988, n° 1, p. 1347-1407; «Economia e società in Montesquieu», *Studi settecenteschi*, v. 13, 1992-1993, (*Antropologia Storia Politica. Scritti in memoria di Giuliano Gliozzi*), p. 149-164; «Montesquieu et le paganisme ancien», dans *Lectures de Montesquieu. Actes du colloque de Wolfenbüttel (26 au 26 octobre 1989)*, textes réunis par E. Mass et A. Postigliola, *Cahiers Montesquieu*, n° 1, Napoli, Liguori/Oxford, Voltaire Foundation, 1993, p. 151-175; «L'Homère de Montesquieu», dans *Homère en France après la Querelle (1715-1900)*, *Actes du colloque de Grenoble (23 au 23 octobre 1995)*, éditées par F. Létoublon et C. Volpilhac-Augier, Paris, Champion, 1999, p. 141-148; «Montesquieu», dans *Il Pensiero politico. Idee, teorie, dottrine*, a cura di A. Andreatta, A.E. Baldini, C. Dolcini, G. Pasquino, Torino, UTET, 1999, vol. II, *Età Moderna*, p. 341-368, et vol. IV, t.I, avec un choix de textes; «Montesquieu, la Repubblica di Genova e la Corsica», dans *Poteri, democrazia, virtù. Montesquieu nei movimenti repubblicani all'epoca della Rivoluzione francese*, a cura di D. Felice, Milano, Franco Angeli, 2000, p. 147-159.

6. «Il viaggio di Gibbon in Italia», *Rivista storica italiana*, vol. LXXIV, II, giugno 1962, p. 324-355.

7. «Paolo Mattia Doria», dans *La Letteratura italiana. Storia e testi*, vol. 44, *Dal Muratori al Cesarotti*, t. V, *Politici ed economisti del primo Settecento*, Milano-Napoli, Ricciardi, 1978, p. 837-968; «Paolo Mattia Doria rivisitato», *Studi settecenteschi*, vol. 3-4, 1982-1983, p. 45-88.

8. «Un avversario della pena di morte: Cesare Malanima (1786)», dans *Studi in memoria di Giovanni Tarello*, Milano, Giuffrè, 1990, vol. I, p. 467-540.

construit tout au long de sa vie de chercheur, un univers vif et incisif de personnages, de thèmes et de débats, dont la valeur est attestée, comme pour tout ce qui laisse son empreinte, par leur résistance au temps, et par le fait qu'ils constituent encore aujourd'hui des repères informatifs d'importance.

Le fait que Salvatore Rotta ait mis l'accent sur l'histoire des idées du XVIII^e siècle en tant qu'histoire d'hommes conscients de la vie de leur temps et y participant activement, ce qui avait aussi une claire connotation politique, fut un élément de forte concordance avec la méthode et la leçon de Franco Venturi, et son idée d'un « XVIII^e siècle réformateur » qu'il avait développée dans des écrits magistraux. Venturi reprochait d'ailleurs affectueusement à Salvatore de ne pas mettre par écrit la somme énorme de ses connaissances (notamment tout ce qui concernait l'histoire de la société et de la culture génoises au siècle des Lumières, à laquelle il avait toujours consacré de nombreuses et importantes recherches¹²). Ce juste et amical reproche était d'autre part révélateur d'un autre aspect significatif du portrait intellectuel de Salvatore, c'est-à-dire sa conception très sévère de la forme écrite, et sa conviction qu'il ne fallait mettre par écrit que ce qui s'avérait vraiment nécessaire, de manière à pouvoir apporter objectivement quelque chose de nouveau, une contribution authentiquement originale. Hostile à la réécriture, au fait de revenir sur ce qui a déjà été écrit, hostile aux répétitions, Salvatore Rotta appliqua cette méthode en distil-

9. «Egiziani e cinesi a confronto. Intorno alle *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois* di Cornelius de Pauw (1773)», dans *La Geografia dei saperi. Scritti in memoria di Dino Pastine*, a cura di D. Ferraro e G. Gigliotti, Firenze, Le Lettere, 2000, p. 241-267.

10. «Gräberg arabista», dans *Medioevo e Rinascimento. Annuario del Dipartimento di Studi sul Medioevo e Rinascimento dell'Università di Firenze*, X, n.s., VII, 1996, p. 361-398.

11. Une «Bibliografia degli scritti di Salvatore Rotta (1945-1997)» plus étendue a été publiée dans le recueil d'études en son honneur, dans *Studi settecenteschi*, 17, 1997 (*Per Salvatore Rotta*), p. 11-20.

12. Voir en particulier, outre l'édition de la correspondance de Celesia citée note 4, l'édition de la correspondance Lomellini-Frisi dans «Documenti per la storia dell'Illuminismo a Genova: lettere di A. Lomellini a P. Frisi», *Miscellanea storica ligure*, I, 1958, p. 191-329. Voir aussi «La corrispondenza di Giuseppe Ravara, console generale della Repubblica di Genova presso gli Stati Uniti (1791-1797)», dans *Italia e America dal Settecento all'età dell'imperialismo*, Venezia, Marsilio, 1976, p. 169-217; «Il bombardamento di Genova del 1684», dans *Atti della giornata di studio nel Terzo centenario (Genova 21 giugno 1984)*, Genova, La Quercia Edizioni, 1988, p. 9-19; «Stefano Rivarola (1755-1827)», dans *Le Società economiche alla prova della storia (secoli XVIII-XIX)*, *Atti del Convegno internazionale di studi (Chiavari, 16-18 maggio 1991)*, Chiavari, Società Economica [1996], p. 293-99; «Della favolosa antichità dell'Università di Genova», dans *L'Archivio storico dell'Università di Genova*, a cura di R. Savelli, Genova, Società ligure di Storia Patria, 1993, p. XLI-LIII; «Il padre Antero ovvero il rasoio della peste», dans *Gli Agostiniani a Genova e in Liguria tra medioevo ed età moderna, Atti del convegno internazionale di studi (Genova 9-11 dicembre 1993)*, a cura di C. Paolucci, (*Quaderni Franzoniani*, VII, 1994, n° 2), t. II, p. 289-312; «Genova e il Marocco nel secolo XVIII», dans *Studi di filologia e letteratura offerti a Franco Croce*, Roma, Bulzoni, 1997, p. 249-282; «Une aussi perfide nation». *La Relation de l'État de Gènes* di Jacques de Campredon (1737)», dans *Genova 1746: una città di antico regime tra guerra e rivolta (Quaderni Franzoniani, a. XI, n° 2, Luglio-dicembre 1998)*, p. 609-708.

lant ses recherches et en produisant de petits bijoux érudits d'une extrême rigueur, là où d'autres auraient écrit de gros volumes, en renonçant souvent à publier (ce que Venturi, qui le connaissait bien, lui reprochait plus sérieusement) et abandonnant des recherches qui avaient déjà produit d'importants résultats simplement parce que l'absence d'un détail ou d'un élément de la mosaïque ne permettait pas de compléter un ensemble parfait. Une grande partie de son travail de recherche est donc restée inachevée, ou destinée à des publications mineures, voire marginales ou éloignées des lieux canoniques de la recherche internationale de l'histoire des idées. Je ne citerai qu'un seul exemple, parmi bien d'autres fort connus de tous ceux qui étaient proches de lui, c'est-à-dire sa recherche sur Gian Paolo Marana. Salvatore consacra à cet auteur singulier et en partie négligé, de longues et méticuleuses recherches, mais dont il ne reste qu'un essai faisant partie d'un ouvrage collectif dédié à l'histoire de la littérature ligurienne¹³, qui témoigne d'une façon très partielle d'un travail considérable et d'un «amour» pour le personnage cultivé pendant plusieurs années.

Le soin apporté aux détails de l'information érudite est donc constitutif du travail de recherche de Salvatore Rotta – témoignage d'une attention que nous pourrions appeler «baylienne» à la justesse de l'information, à sa vérification, et à la vérité fondée sur le document – travail que sa façon d'élaborer les notes a parfaitement illustré. Conçues comme des extensions et comme d'authentiques prolongements de sa recherche, les notes de Salvatore Rotta sont un des aspects les plus fascinants de sa production de chercheur; des notes qui devenaient pour lui l'occasion de proposer de nouvelles pistes de recherche, de parcourir des chemins latéraux ou cachés, et d'inviter à des perspectives inattendues.

De ce point de vue, le commentaire et l'édition de textes étaient pour lui un terrain d'application privilégié, et le travail d'annotation du *Spicilège* de Montesquieu, auquel il s'est consacré durant les dernières années de sa vie, représentait peut-être pour lui ce qui convenait le mieux à sa recherche¹⁴. Salvatore avait en effet toujours été attiré par Montesquieu (pour cette authentique complexité qui se cache derrière une apparente linéarité de l'argumentation, pour la force des idées et leur

13. «Gian Paolo Marana», dans *La Letteratura ligure. La Repubblica aristocratica (1528-1797)*, vol. II, Genova, Costa & Nolan, 1992, p. 153-187.

14. Montesquieu, *Spicilège*, édité par R. Minuti et annoté par S. Rotta, *Œuvres complètes de Montesquieu*, t.XIII, Oxford, The Voltaire Foundation, en cours de publication. Voir aussi la première version de l'introduction de S. Rotta à cette édition: «Autour du *Spicilège*», dans *Éditer Montesquieu. Pubblicare Montesquieu. Atti del seminario internazionale (Napoli, 7-8 dicembre 1995)*, a cura di A. Postigliola, Napoli, Liguori, 1998 (*Quaderni del Dipartimento di Filosofia Politica*, 18), p. 119-160.

pénétration incisive dans la culture européenne, pour l'extension des centres d'intérêts et de l'information), et il avait eu la possibilité de s'y consacrer suivant la méthode de travail qui lui était propre: l'enquête sur les parcours du travail intellectuel, le matériel qui en constituait le fondement, la façon dont s'articulaient et s'agençaient les références dans le réseau des idées d'un intellectuel particulièrement complexe tel que Montesquieu. Se consacrant entièrement et rigoureusement à ce travail il a produit des résultats impressionnants, que le destin ne lui a pas donné la possibilité de voir publiés.

Ayant eu la chance d'avoir été à ses côtés au long de ce travail, et ayant appris énormément de lui, je ne peux que me rappeler les journées passées à la bibliothèque à la recherche de références apparemment indéchiffrables, le voyant frénétique et heureux face à la découverte d'une trace mystérieuse finalement démasquée, à une allusion qui recouvrait son exacte référence, à une mosaïque dont il avait retrouvé une pièce. C'est cette image que je veux conserver de Salvatore Rotta, celle d'un chercheur exceptionnel, d'un homme inquiet, très généreux, extrêmement cultivé, sincère, qui savait transmettre sa passion et son enthousiasme pour la recherche, celle d'un ami dont la perte soudaine a laissé un vide qui ne pourra être comblé.

Rolando MINUTI